

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DUCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 29 JANVIER, 1835, N° 10.

POÉSIE.

UNE FÊTE DE VILLAGE, EN BELGIQUE.

UNIE à mille voix qui viennent frapper l'air,
De la cloche argentine entends-tu le son clair ?
Du Village voisin c'est aujourd'hui la fête ;
A la danse, au plaisir tout le monde s'apprête.
Les jeunes gens du lieu, dans l'espoir d'être vus
De leurs plus beaux habits sont déjà revêtus.
Sur la place publique, assemblés dès l'aurore,
A l'heure du service, on y retrouve encore
Les hommes plus âgés, dont le plaisir constant
Est de fixer le prix du seigle et du froment.
On peut lire pourtant sur leur joyeux visage
L'attente d'un plaisir, dont ils n'ont pas l'usage.
Mais des cloches du Temple un double ébranlement
Du service divin annonce le moment.
Pour arriver à tems, on se hâte, on se presse,
Car on ne vit jamais, dit-on, telle grand'messe.
Deux haut bois de la ville et deux racleurs du lieu
Vont unir leurs talens, pour la gloire de Dieu.
Les beautés du Village arrivent à la file
Et la mère toujours accompagne sa fille.
Le Saint-Pasteur, vêtu de ses longs vêtements blancs,
Apparaît, aussitôt règne dans tous les bancs
Un saint recueillement, et chacun en silence
Attend avec respect que l'office commence.
Mais je m'arrête ici, sur un pareil sujet,
Tout poète léger ne peut qu'être indiscret.
Chacun sort satisfait et gagne sa demeure
Car du joyeux banquet bientôt va sonner l'heure.
Chaque famille attend, du Village voisin,
Un parent, un ami pour s'asseoir au festin ;
On se place et chacun l'orgne avec complaisance,
L'animal qu'avec soin on engraisse d'avance.
La bière et le clair circulent tour-à-tour,
Et la gaité s'accroît, à chaque nouveau tour.
Près de sa belle assis, par une chance heurteuse,
Chaque garçon lui conte une histoire moureuse.
Les vieillards, plus rassés, parlent de la saison
Et de l'aspect riant offert par la moisson.
Mais un nouvel appel bientôt se fait entendre,
Pour la seconde fois, au Temple il faut se rendre.
Un groupe de chanteurs, animés par le vin,
De leurs bruyantes voix, font frémir le lutrin.
L'orchestre cette fois, fait encor des merveilles
Et racle un *re Deum* qui charme les oreilles.
Après avoir rempli ces soins religieux,
On entend éclater mille transports joyeux :
On se rend en tumulte à la verte prairie,
Qui pour les jeux du jour, fut d's long tems choisie.
Là, d'arbres bien touffus les rameaux protecteurs,
D'un soleil trop brillant tempère les ardeurs.
Un théâtre élevé sur deux échafaudages,
Est décoré de fleurs et couvert de feuillages :
L'orchestre en cette enceinte, à peine a pénétré,
Que vingt couples joyeux s'élancent sur le pré.
Au premier coup d'archet, les jambes en cadence,
Précipitent les pas d'une folle danse.

Le plumet au chapeau, les MANAGERS du jour,
Dirigent le quadrille, en font cent fois le tour.
Dans un endroit voisin, on voit l'agile boule
Qui dans neuf trous divers, sans cesse va, vient, roule
Suspendue plus loin, à hauteur de mi-mat,
Sur cinq quilles de front, elle tombe et s'abat.
Cent autres jeux divers amusent la jeunesse,
Et mille cris joyeux marquent son allégresse.
Mais, vois-tu du château les hôtes s'avancer
Avec les Villageois ils viennent se mêler :
Tu les verras bientôt, s'unissant à la danse
Frapper nos fermiers, leur marquer la cadence.
Vois dans ce nombreux groupe et sous ce jeune ormeau
Sur un siège élevé, la dame du château.
Remarque son maintien, sa noble contenance
Et les transports joyeux qu'excite sa présence.
Voir tout le monde heureux est son plus grand bonheur
Et le plaisir commun fait tressaillir son cœur.
De ce cœur généreux la noble bienfaisance
Jamais d'un malheureux ne trompa l'espérance.
Le pauvre et son amis, l'orphelin son enfant
Et la religion est son guide constant.
Souvent, auprès d'un lit, où gemit la souffrance,
Son aspect consolant ramène l'espérance.
Unissant mille attraits à l'amabilité,
Elle fait l'ornement de la société.
Pour faire d'elle enfin un objet de vénération
D'une femme parfaite en tout par sa noblesse.
Mais reportons les yeux sur nos joyeux danseurs,
Leur nombre est augmenté de couples visiteurs,
Qui, des hameaux voisins, arrivant à la file,
Forment, sur le gazon, l'Anglaise et le quadrille.
Voyez comme chacun craint de perdre un instant
Qui pourrait le frustrer de son bonheur présent.
Hélas ! des tems passés la triste expérience
Leur apprend que le mal touche à la jouissance.
Cependant, le soleil, touchant à l'horizon,
Repand l'obscurité dans le fond du valon.
Lorsque des monts voisins elle atteindra le faite,
Au grand regret de tous, finira notre fête.
Majestueuse meuse, ô rivage enchanté !
Il m'en souvient encore de ce tems regretté,
Où sur tes bords fleuris, me mêlant à la danse,
Le présent, l'avenir n'étaient que jouissance.
Je croyais mon bonheur à nul autre pareil,
..... Je faisais un beau rêve..... affreux fut le reveil !
Un bonheur par lequel mon début dans la vie
Et l'espérance même aujourd'hui m'est ravie !

Un Des Ed.

MELANGES.

INSTRUCTION.

Devoirs des Pères de Famille.

Le plus important de ses devoirs est de s'instruire, et d'instruire ses enfans et de leur donner bon exemple en toute occasion. Le second est d'être juste ; sans justice, plus de vertu et par conséquent plus de bonheur possible.

La vie d'un père de famille est un sacrifice continuel, ayant pour but le bien-être de ses enfans ; c'est pour eux qu'il doit travailler, et sa récompense est dans leur affection, leurs caresses, et les soins qu'il en reçoit lorsqu'il est vieux.

Un père de famille doit être prudent ; sans la prudence, il est comme un pilote qui serait privé de la vue et sans gouvernail. S'il au contraire il possède cette vertu, et qu'il applique aux besoins et au bonheur de sa femme et de ses enfans l'expérience des tems, la connaissance des hommes et des choses, qui constituent cette vertu, sa direction leur sera profitable et à lui-même. Il se conduira, et conduira les personnes qui lui sont chères, avec sécurité au milieu des écueils dont la vie est semée.

La tempérance, qui n'est pas moins utile au père de famille que la prudence, lui impose trois devoirs qu'il ne doit jamais entreprendre : le premier est d'être sobre, et de s'abstenir de tout excès de table, qui serait une source d'infirmités pour lui, de mauvais exemples pour ses enfans, de troubles d'empêchement de son travail, de sa santé, de sa tranquillité, et de sa fortune. Le second consiste à se contenter des légitimes plaisirs auxquels il doit l'accroissement de sa famille, à s'interdire ces liaisons étrangères et funestes qui détachant du ménage, y portent le refroidissement, la haine, la jalousie, la désolation et la rumeur ; même au sein des plaisirs permis, il est des bornes que lui prescrivent la nature et la raison, et que dans son propre intérêt il ne doit jamais dépasser ; le troisième devoir, prescrit par la tempérance au père de famille, a pour objet la modération, qui le sauvera lui et les siens des déceptions de l'ambition et des vains desirs de pouvoir et d'honneurs, qui, au lieu de le rendre heureux, feraient le tourment de sa vie. Loin de nous cependant la pensée de blâmer cette ambition bien entendue, cette noble et légitime émulation qui rend les hommes utiles les uns aux autres, et est un des plus puissans mobiles du monde social ; car c'est elle qui, soutenue par le génie, et tourmentée par le besoin d'une gloire solide, produit les grands hommes dans tous les genres et les grandes actions. Sans elle, il n'y aurait plus qu'inertie, végétation, absence totale d'activité, déterioration de l'homme, et mort sociale.

La richesse n'est pas désirable comme but, mais seulement comme moyen ; c'est avec la richesse bien employée qu'on réunit le plus de moyens d'être utile à ses semblables, de servir sa patrie, de favoriser les sciences et les arts. L'homme qui acquiert des richesses par son travail, ne peut avoir pour lui-même un bénéfice égal à dix, qu'il ne rende cent à